Cours 7-8-9 “La Plage”, Etude de texte - II

“Anna Maria Angelica.

Il est derrière les tamaris. Brun et solide. Vêtu d’un treillis léopard, chaussé de rangers. Tenant son fusil. Ici de tout temps on a eu des fusils. Dans chaque demeure chaque maison chaque cabane de bois et de tôle chaque homme possède un fusil et parfois les enfants s’en emparent. Un jour – il devait avoir huit ou dix ans – il a visé une mouette sur la plage. C’était un jeu. C’était pour faire comme çi. Et puis il a tiré.

Dans ce pays, son pays où il est né et a grandi, d’ordinaire on ne tue pas les mouettes. On dit que ça porterait malheur.

L’eau monte.

Il regarde la fille qui traverse la plage.” P.78

Le lecteur s’aperçoit que l’homme observe de manière obstinée la jeune surfeuse. Son nom est répété trois fois sur deux pages. On apprend qu’il a une arme, comme tous les hommes dans son quartier et dans son pays. On apprend aussi que lui, il habite dans un bidonville. Dans ce bidonville, son quartier, tout un chacun porte une arme. Dans un style sobre avec des phrases courtes et elliptiques sont donnés plusieurs indices et pistes lourdes de sens sociologique et même politique. Le lecteur se rend compte qu’il s’agit d’un grand abîme qui sépare l’homme qui regarde obstinément la jeune Anna Maria Angelica. Est-ce qu’il la viserait comme il avait visé et tiré sur une mouette dans son enfance?

Quel est ce pays? On y porte des armes, les jeunes habillés en paramilitaire?

Evidemment cette société qui est marquée par de grandes inégalités entre les gens serait sans doute rongée par la corruption de ses dirigeants.

On pense à ce type de pays et de sociétés. On émet des hypothèses sur le lieu éxact de l’action.

“Anna Maria Angelica.

Il avait dix ans, il allait à l’école. Pas tous les jours mais souvent. Se rassemblaient à l’école des gamins comme lui, taciturnes, et leurs soeurs et leurs cousines, si jeunes et déjà trop sérieuses qui disaient il faut, ou bien il ne faut pas. Teint sombre, cheveux noirs. Dans les yeux de la crainte, parfois de la colère. Et puis, une douceur obstinée, Jésus nous aime et nous bénit, Dieu le Père a créé le monde. Le monde est comme Dieul’a voulu.

Avec des riches et des pauvres. Les riches ont employé les pauvres à bâtir des murs autour de leurs domaines. Ils ont employé des pauvres à les protéger des pauvres encore plus pauvres. Les riches se tiennent à l’abri dans leurs riches propriétés. Eux aussi s’en remettent à Dieu, le glorifient, mais ils s’enferment entre des murs épais, derrière des portes massives, ils ne viennent pas se mêler aux pauvres.

Un jour elle est venue.

Anna Maria Angelica.

Parce que c’était son pere qui avait donné l’argent pour l’école. Son pere était un de ces riches qui voulaient se montrer charitables, qui offraient un hangar sur leurs terres, l’équipement de bancs et de pupitres, recrutaient un maître à la ville. Et puis envoyaient leurs enfants à l’école.

Avec les pauvres.

Afin que riches et pauvres apprennent à se connaître. À s’aimer. Disaient-ils.”, p.78-79.

Tout oppose et sépare Anna Maria Angelica et Roberto. Le fait d’avoir la même école et d’être des amis de classe ne les rapproche pas en vérité. Tous les deux ont retourné dans leur propre monde, dans leurs propres milieux, isolés l’un de l’autre par des murs épais. L’écrivaine insiste sur l’inégalité sociale entre Anna Maria Angelica, tout adonnée à ses loisirs et Roberto qui la fixe avec colère et crainte, en même temps, étant donné qu’il est embauché pour assurer la sécurité des vacanciers.

Qui regarde? Qu’est-ce qu’on voit? Qui raconte?

Le narrateur rapporte le monologue intérieur de Roberto. Les voix du narrateur impersonnel omniscient et celle de Roberto alternent. Parfois ces deux voix se mêlent et l’on est alors en presence d’un discours indirect libre.

“Il auarait aimé s’asseoir près d’Anna Maria Angelica, lui râbacher sa page. Moi je sais, je vais t’apprendre.

Anna Maria Angelica légère dans les étoffes précieuses, changeant chaque jour de robe. Nouant sur la mousseline des ceintures de ruban. Disant, j’ai jeté mes chaussures dorées et maman fâchée, On ne jette pas on donne aux pauvres. (…)

Anna Maria Angelica.

Des deux mains il tient son fusil. La fille un instant virevolte dans un tournoiement de la jupe soyeuse. Elle passe à son poignet les lanières des sandales. Elle marche pieds nus sur le sable.

Anna Maria Angelica. C’est elle. Ou bien une autre. Derrière elle une mouette se pose et sautille.

L’homme lentement soulève le fusil. Appuie la crosse contre son épaule.

L’eau monte.” P.81-82

Le présent alterne avec l’imparfait. Les deux temps de l’indicatif dominent dans la nouvelle. Les scènes où Roberto observe de manière obstinée Anna Maria Angelica sont racontées au présent de la narration. En revanche, les souvenirs de Roberto sont racontées à l’imparfait, un passé que le jeune homme n’en finit pas de remâcher.

Etude de la fin de la nouvelle.

Interprétations. Commentaires. Discussions.